

I copied the pages referred
to in Gobineau, l'orient
et L'Iran, more pages
may refer to the facts.

Il a été tiré de cet ouvrage

*30 exemplaires sur papier pur fil des papeteries Lafuma, à Voiron,
numérotés de 1 à 30.*

CORRESPONDANCE
ENTRE
LE COMTE DE GOBINEAU
ET LE
COMTE DE PROKESCH-OSTEN
(1854 - 1876)



TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
INTRODUCTION.....	I
NOTES BIOGRAPHIQUES.....	VI
CHAP. I ^{er} . — Premières lettres. — Francfort.....	4
— II. — Premier séjour en Perse.....	41
— III. — Premier séjour en Perse (<i>suite</i>).....	87
— IV. — Séjour en France et mission à Terre-Neuve....	175
— V. — Deuxième voyage en Perse.....	226
— VI. — Séjour à Athènes.....	263
— VII. — Séjour au Brésil. — La guerre. — Séjour à Stockholm.....	336

143/2
143-2

INTRODUCTION

40..381

La correspondance entre Gobineau et Prokesch avait été remarquée par les admirateurs de l'œuvre du comte de Gobineau qui eurent l'occasion de feuilleter les documents réunis par les soins du professeur Ludwig Schemann à la Bibliothèque Universitaire de Strasbourg; dès 1905 Jacques Morland, dans une longue étude sur l'auteur de l'*Essai sur l'inégalité des races*, la signale comme intéressante. Elle nous a paru telle, en effet, et par la qualité des deux correspondants et par le cadre dans lequel ils évoluent : Francfort, siège de la Diète germanique, Constantinople, Téhéran, Athènes, Terre-Neuve, Rio de Janeiro, Stockholm.

Anton Prokesch, issu d'une riche famille bourgeoise de Gratz, naquit en 1795; engagé très jeune dans l'armée autrichienne, il prit part à la bataille de Leipzig, et à la campagne de France contre Napoléon; il devint l'aide de camp de Schwarzenberg et plus tard son biographe. Il fut chargé de nombreuses missions militaires et diplomatiques en Grèce et dans le Levant, et, en 1830, il reçut, comme récompense de ses services, le titre de *Ritter von Osten* (*Chevalier d'Orient*).

A cette époque, il étudiait le problème hellène avec Gentz et Metternich à Vienne. Il se trouvait à Gratz, sa ville natale, quand il fut invité à un dîner réunissant toute la famille impériale, qui avait quitté la capitale pour visiter la Styrie. C'est à ce dîner, le 22 juin 1830, qu'il

rencontra le duc de Reichstadt pour lequel il s'enthousiasma et avec qui il se lia d'une amitié fidèle qui dura jusqu'à la mort.

Prokesch eut sur le fils de Napoléon une influence certaine, que d'aucuns qualifièrent d'« irritante », lui reprochant de « mettre dans la cervelle du jeune prince des projets trop vastes ». Il songeait pour lui, en effet, au trône de Grèce, à celui de Pologne, mais surtout au trône de France. Ces projets furent toujours sourdement combattus par Metternich.

En 1831, Prokesch fut nommé chef d'état-major de l'armée d'occupation de Bologne, et envoyé l'année suivante en mission à Rome. Il alla rendre visite à la mère de Napoléon, émouvante rencontre qu'il raconte dans *Mes relations avec le duc de Reichstadt*, et apprit le lendemain sur la route de Vienne la mort de son ami.

En 1833, il mena à bien comme médiateur les négociations de paix entre le Sultan et le vice-roi d'Égypte, Méhémet-Ali, fut nommé ministre à Athènes en 1834, en 1849 ambassadeur à Berlin, et devint en 1853 le délégué de l'Autriche et le président de la Diète germanique à Francfort. C'est à Francfort, en 1854, que le général de Prokesch-Osten, devenu baron, et alors à l'apogée de sa carrière, fit la connaissance du comte de Gobineau qui venait d'être nommé premier secrétaire à la légation de France. Immédiatement, il y eut sympathie réciproque. Prokesch avait lu les deux premiers volumes de l'*Essai sur l'inégalité des races humaines* qui venaient de paraître et s'étonnait qu'un ouvrage de cette puissance ait pu être écrit par un homme si jeune; une forte communion intellectuelle s'établit entre eux deux. Et, l'ancien ami du duc de Reichstadt, alors âgé de soixante ans, avide encore de découvrir et de patronner les grands destins et les grandes intelligences, affectueux et enthousiaste, s'attacha à Gobineau, ne lui ménagea ni ses encouragements, ni ses conseils, ni son dévouement, et cette amitié dura vingt ans.

Gobineau, né en 1816, en était à son troisième poste

diplomatique. Après avoir été chef du cabinet d'Alexis de Tocqueville, ministre des Affaires étrangères en 1849, il avait été à Berne, puis à Hanovre. Il avait épousé en 1846 Clémence Monnerot, issue d'une famille de Saintonge, émigrée à la Martinique; celle-ci l'avait accompagné à ses différents postes : son intelligence et sa distinction féminine avaient frappé Prokesch, qui lui témoigna son admiration quand elle décida de suivre son mari, désigné, l'année suivante, comme premier secrétaire de la mission envoyée à Téhéran auprès du Shah de Perse.

Gobineau raconte dans *Trois ans en Asie* ce que fut ce voyage long et pénible, supporté allégrement. Le séjour ne fut pas sans péril au milieu de perpétuelles épidémies; lui travaillait avec acharnement, et s'intéressait avec passion aux populations au milieu desquelles il vivait; mais Mme de Gobineau, souffrante après deux ans de séjour, atteinte d'un sentiment de tristesse au milieu de tous ces hommes énigmatiques, et prise d'une sorte de nostalgie de l'Europe, exprima le désir de rentrer en France, avec sa petite fille Diane, qu'elle avait emmenée avec elle. Le retour fut décidé, Gobineau accompagna sa femme et sa fille jusqu'à la frontière russe, et c'est alors que commença pour les voyageuses une sorte d'équipée dramatique : abandon dans des ports du Caucase, tempête dans la mer Noire. Elles ne durent leur salut qu'au dévouement chevaleresque de Prokesch, qui les accueillit enfin à Constantinople à l'ambassade d'Autriche, qu'il dirigeait depuis l'année précédente avec le titre d'internonce.

En 1858, Gobineau, quittant la Perse, rencontra son ami sur le chemin du retour. Après avoir été chargé d'une mission à Terre-Neuve, il repartit pour Téhéran comme ministre, et ce fut avec joie qu'il apprit en 1864 sa nomination à Athènes. Il pouvait enfin se rendre à son poste accompagné de sa famille. Prokesch se réjouissait de le savoir si près de lui. Quatre ans plus tard, il fut obligé de partir, seul, à Rio de Janeiro, puis ce fut la guerre; Stockholm, et la fin de sa carrière.

L'ambassadeur d'Autriche, après avoir reçu le titre de comte en 1870, demandait sa retraite deux ans plus tard; il était âgé de soixante-dix-sept ans. Sa vie avait été marquée par les déceptions et les deuils. Conservateur par tempérament, peut-être plus encore comme serviteur de sa patrie, il avait toujours freiné la politique de Bismarck, combattu celle de Cavour; le destin voulait qu'il fût vaincu. Il le fut aussi, quand pendant sa longue ambassade auprès du Sultan, il cherchait à sauver l'Empire Ottoman; il mourut avant d'avoir assisté à l'effondrement de 1878.

Les relations entre Gobineau et Prokesch ont été effleurées par Ernest Seillière dans une courte étude en 1923; il suppose que certains ouvrages de Gobineau, et particulièrement ceux où il traite de l'Asie, sont marqués par l'influence du diplomate autrichien. Je ne le crois pas. Évidemment ils se comprenaient, l'un et l'autre détestaient les idées démocratiques, le mercantilisme impérialiste et colonial. Ils aimèrent l'Orient spiritualiste, en penseurs et en artistes. Ils furent, tous deux, hardis dans leurs opinions; par là surtout ils s'estimaient, et s'aimaient.

CLÉMENT SERPEILLE DE GOBINEAU.

COMTE DE PROKESCH-OSTEN

(10 décembre 1795-26 octobre 1876)

1818. Aide de camp de Schwartzenberg.
 1828. Mission en Grèce et dans le Levant.
 1830. Annobli (chevalier d'Orient). Rencontre avec le duc de Reichstadt (22 juin).
 1831. Chef d'état-major de l'armée d'occupation de Bologne.
 1832. Rencontre avec Lœtitia Bonaparte, et mort du duc de Reichstadt.
 1833. Mission en vue de négocier la paix entre Méhémet Ali et le Sultan.
 1834. Ministre à Athènes.
 1849. Ambassadeur à Berlin.
 1853. Délégué de l'Autriche et président de la Diète germanique à Francfort.
 1854. Rencontre avec le comte de Gobineau.
 1855. Internonce à Constantinople (20 décembre).
 1856. Mort de son fils Franzi (9 ans).
 1864. Mort de son fils Charles, tué au cours de la guerre des Duchés.
 1867. Ambassadeur à Constantinople.
 1870. Reçoit le titre de comte.
 1872. Fin de sa carrière diplomatique. — Mort de Mme de Prokesch.
 1873. Voyage en Italie et en France.
 1874. Voyage en France. — Retour à Gratz (juin).
 1875. Voyage à Paris (janvier). — Retour à Gratz (octobre). — Séjour à Cannes (décembre).
 1876. Voyage en Espagne. — Algérie, Tunisie. — Mort à Vienne (26 octobre).

COMTE DE GOBINEAU

(14 juillet 1816-13 octobre 1882)

1846. Mariage avec Clémence Monnerot (10 septembre).
 1848. Naissance de sa fille Diane.
 1849. Chef du Cabinet du ministre des Affaires étrangères : Alexis de Tocqueville (15 juin). — Premier secrétaire à Berne (9 novembre).
 1851. Chargé d'affaires à Hanovre.
 1853. *Essai sur l'inégalité des races humaines* (1^{re} partie).
 1854. Premier secrétaire à Francfort (janvier). — Rencontre avec le général de Prokesch-Osten. — Premier secrétaire à la mission extraordinaire envoyée auprès du Shah de Perse (19 décembre).
 1855. Départ pour Téhéran avec sa femme et sa fille (février). — *Essai sur l'inégalité des races humaines* (2^e partie).
 1856. Retour de Perse de Mme de Gobineau et sa fille.
 1857. Naissance de sa deuxième fille : Christine. — Achat du château de Trye.
 1858. Retour en France. — *Lecture des écritures cunéiformes*.
 1859. Nomination en Chine où il ne va pas. — Mission à Terre-Neuve. — *Trois ans en Asie*.
 1860. Mission en Savoie, à la Commission internationale de délimitation des frontières.
 1861. Publication du *Voyage à Terre-Neuve*. — Ministre à Téhéran (août).
 1863. Retour de Perse.
 1864. *Traité des écritures cunéiformes*. — Ministre à Athènes (octobre).
 1865. *Les religions et les philosophies dans l'Asie centrale*.
 1866. Mariage de sa fille Diane avec le baron de Guldencrone, aide de camp de S. M. le roi Georges I^{er} de Grèce.
 1868. Ministre à Rio de Janeiro.
 1869. Départ (sans sa famille) pour le Brésil (février). — *Histoire des Perses*.
 1870. Retour du Brésil (mai). — Séjour à Trye pendant la guerre.
 1872. Ministre à Stockholm. — *Souvenirs de voyages*. — *Catalogue d'une collection d'intailles antiques (Revue archéologique)*.
 1874. *Les Pléiades*.
 1876. *Nouvelles asiatiques*. — Voyage en Europe avec l'empereur du Brésil, Don Pedro II (octobre).

(1) Ces notes guideront le lecteur pour suivre les divers événements dont il est question dans les lettres.

vous aimerai tous deux, jusqu'à la fin de mes jours, qui ne sera pas fort éloignée.

Tony et Fifi sont d'une gaieté charmante et heureux. Leur vie se passe à inventer chaque jour quelqu'amusement nouveau. C'est peu pour la vie, mais c'est peut-être assez. Si cela dure, je suis content.

Nous avons eu un arbre de Noël splendide. Abondance de cadeaux. Maman y a contribué par des envois considérables. Mes nouvelles de Gratz sont bonnes. Ma femme y prépare tout pour mon installation. J'ai le pressentiment que je n'en profiterai pas.

J'embrasse Clémence, ma chère et bien-aimée Clémence. J'embrasse Diane et Christine, et je vous serre au cœur.

PROKESCH.

Les Nowikow (1) vous seront de ressource. Il a de l'instruction, elle de l'esprit, tous les deux beaucoup d'amitié pour moi.

Constantinople, 29 décembre 1865.

Cher ami,

Je suis au chapitre VII. Vous vous servez quelquefois d'expressions, cher ami, qui ne sont pas permises dans la bonne société. Comment peut-on dire, par exemple, qu'on ne saurait citer le christianisme que pour mémoire dans une revue des opinions vivantes de l'Asie centrale? Vous auriez dû dire que dans chaque cœur asiatique, il y a un désir irrésistible pour embrasser le christianisme. Vous auriez eu l'approbation de tous les collègues d'État. Qui encore vous a inspiré l'idée malheureuse de persifler les opinions de l'Europe sur l'Asie par la façon dont Voltaire et Napoléon sont compris par les Persans. Ne savez-vous donc pas que tout jugement européen est au-dessus du temps et de l'espace souverainement infaillible. Je ne suis pas content du chapitre sur le soufisme, parce que j'avais besoin d'un exposé clair de sa doctrine, et je ne l'y ai pas trouvé. L'énumération longue des philosophes ne m'en a

(1) Était nommé ministre de Russie à Athènes.

pas imposé, car il peut y avoir des philosophes absurdes partout. Je suis très content du chapitre sur les libres penseurs et sur le Babysme dont l'existence m'eût échappée sans votre livre.

Je tiens à vous dire cela, et je continuerai à vous marquer mes impressions pas à pas.

Que la nouvelle année vous soit heureuse à vous, à ma chère Clémence, à vos délicieuses enfants. Tout ce que j'apprends sur elles est de l'éloge et rien ne me surprend. Quand seront les noces de Diane? Mon Dieu, je vous verrai encore bercer un petit-fils sur vos genoux, et Clémence dans la dignité de grand'maman.

Puissiez-vous exécuter le projet de passer par Constantinople! Jusque-là, ma haine contre les quarantaines ne faiblira pas.

Je finis une pénible journée de travail par ces lignes à vous!

Je vous embrasse.

PROKESCH.

Athènes, 2 janvier 1866.

Mon général,

Je commence par les vœux de l'année et vous savez comme nous le faisons tous pour vous. Ces mauvaises impressions que vous me dites, ces pronostics de départ, vous les laissez de côté et vous n'y songerez pas, car ils n'ont nulle réalité. Vous êtes si plein de vie et de force que vous voudriez en avoir toujours plus, et vous prouvez combien vous avez de solidité par les efforts mêmes que vous faites sur vous-même et les impressions que vous sentez si puissamment de tout ce qui vous entoure. Cela n'a pas lieu quand on s'affaiblit. Grâce au Ciel, et plutôt pour nous que pour vous, vous êtes et vous serez longtemps vous-même. Nous parlons sans cesse du printemps et du bonheur d'aller vous trouver avec nos mariés. Je pense bien que cela s'arrangera. Je n'irai pas en France, pour ce qui est de moi; mais je voudrais rester une quinzaine avec vous. Je verrai si cela peut s'arranger, avec les sottes affaires d'ici.

Je ne peux pas vous dire combien je suis heureux de

l'impression que vous cause mon livre. Vous lisez bien les lignes, et aussi entre les lignes, ce qui est lire vraiment un livre, et ce que si peu de personnes savent faire et cependant c'est là l'essence. J'aurais pu dire beaucoup plus sur les Souffys, mais, outre que je crois en avoir parlé dans les *Trois ans en Asie*, c'est la doctrine la plus à fleur de terre chez les Asiatiques et celle dont les Européens ont déjà le plus parlé. Pas trop bien, je pense, mais cela m'a dégoûté moi-même et les Babys m'attiraient. Vous avez tout à fait raison pour la liste des philosophes que je donne; aussi n'ai-je pas voulu dire qu'ils fussent tous sérieux et réels, mais j'ai répondu par un fait, bête en lui-même, à une bêtise qui est à l'état d'axiome, c'est que depuis le quinzième siècle, la science est morte en Asie. Comme ceux qui prennent cela pour bon, de toutes leurs considérations et qu'à leurs yeux il n'y a de science que la science patentée, je leur en ai donné pour leur argent, et je leur ai fermé la bouche. Je finis mon premier volume des Perses. Maintenant, cela doit arriver au triomphe des Cunéiformes. De ce côté-là, j'ai du mal, puisque j'ai à lutter contre toutes sortes d'ignorance, mais pourtant cela ira, je n'en doute pas un instant. Toute l'Asie est talismanique et la talismanique peut être une chose erronée, ce n'est pas une chose folle, puisqu'elle repose sur cette théorie que tout vit et a la conscience de la vie.

Adieu, je vous embrasse de tout cœur. Non, je n'ai besoin ni de signes, ni de miracles; mais j'aime à vous le dire et à vous l'entendre demander.

Mille tendres respects.

A.

Constantinople, 5 janvier 1866.

Mon cher ami,

M. de Rochechouart est arrivé hier. Il est venu me voir aujourd'hui. Il dînera demain chez moi. Il m'a fait une excellente impression. Il est d'une brillante santé.

Je suis page 336 de votre livre au milieu de la doctrine des Babys et sur le point de me faire Baby moi-même. Tout est merveilleux dans l'histoire de ce phénomène

historique et humanitaire, jusqu'à l'ignorance même de l'Europe, sur un fait d'une importance si colossale. Moi, digne représentant de l'Europe sous ce rapport, je n'en savais pas le premier mot. C'est de vous que je l'ai appris.

Puisqu'il n'existe pas d'intelligence humaine qui saurait nous dire quelque chose sur Dieu et que toute la différence entre les théodicées ne consiste que dans le plus ou le moins d'absurdités, il faut convenir que la Théorie Baby a un charme tout particulier, quelque chose de caressant et de noble qui plaît à l'âme et invite la foi de se suffire à soi-même. La création du monde par émanation de Dieu est une idée indienne, mais l'explication du mal, par le seul fait de l'éloignement de l'émané de sa source, est tout à fait nouvelle et me paraît plus digne, plus élevée que tout ce qui a été dit, par aucun des fondateurs de religion ou philosophe. Il s'ensuit logiquement qu'au retour de l'émanation à sa source, le mal cesse de soi-même et devient néant, sans qu'on ait besoin de l'annihiler ou de le conserver par des punitions monstrueusement inéquitables et dégoûtantes dans un enfer ou royaume du diable. La coexistence d'Ormuzd et d'Ahriman, du bon et du mauvais principe égal, si incompatible avec l'idée de Dieu, est tournée par le babysme d'une manière aussi neuve qu'heureuse. Aussi, la doctrine regardant les prophètes me plaît infiniment, parce qu'elle est conciliatrice et exclue au fond de tout fanatisme. Elle est en même temps très hardie et pas plus absurde que telle autre. Je m'attends à plus de dissension dès que le Babysme cherche à s'appliquer au monde politique, à l'organisation de la société et de sa propre hiérarchie. Il s'enfoncera dans la boue, je le suppose, comme toutes les autres doctrines. Je le saurai encore ce soir, lisant avant de m'endormir.

J'ai reçu vos lignes du 2. Je vous remercie de tout ce que vous me dites de bon pour moi. Je compte fermement de vous voir au printemps. Je n'ai pas renoncé à l'espoir de venir moi-même à Athènes. J'ai tant besoin de voir Clémence et les demoiselles. Il me manque jusque-là quelque chose d'essentiel à mon existence.

Je suis presque à minuit et je ne me suis pas levé de table depuis 9 heures du matin. Combien de batisse qu'on

est obligé de toiturer. Je vous écrirai à mesure que j'avancerai. Je vous embrasse.

PROKESCH.

Constantinople, 10 janvier 1866.

Cher ami,

Je me suis trompé en m'attendant que le Bab nous régalerait d'une hiérarchie *ad usum delphini*, et d'essais d'application de sa doctrine à la société politique. Je suis charmé de n'avoir rien trouvé de tout cela, mais des conseils humains et paternels qui lui font honneur. J'ai lu depuis les deux premiers chapitres sur les théâtres, dont le titre m'a d'abord effrayé, mais dont le contenu m'a infiniment satisfait. Il y a des passages de la plus grande beauté, comme tout ce qui est dit sur Ali, et surtout la page 366. Caractérisé ainsi comme vous le faites, ce théâtre mérite sa place immédiatement après la doctrine du Bab, parmi les moyens énergiques de l'éducation nationale. Les rapprochements avec le théâtre grec, sont fort heureux. Je me suis débarrassé de mes enfantillages et réveillé à l'idée de ce qu'un théâtre pourrait et devrait être; je soutiens la valeur du livre, tel que je l'ai jugé après la lecture du premier chapitre.

Je voudrais vous parler de mille détails, mais le temps me manque pour des choses si essentielles. Je suis sous le poid du carnaval et des nécessités qu'on appelle des affaires. Aussi, le comte de Rochechouart m'a enlevé (à ma grande satisfaction) une partie de mon temps. Il part aujourd'hui. Il vous parlera de moi et de nos entretiens.

Ali-Pacha m'a parlé avec grande vénération du Bab, interné à Andrinople, qu'il dit un homme d'une grande distinction, d'une conduite exemplaire, d'une grande modération et de formes les plus dignes. Il m'a parlé du Babysme comme d'une doctrine qui mérite une haute estime, et comme détruisant certaines anomalies que l'Islamisme a prises des doctrines juives et chrétiennes, par exemple cette lutte entre Dieu omnipotent et cependant impuissant contre le principe du mal; les punitions éternelles, etc., etc. Mais politiquement, il considère le Babysme inacceptable tant

en Perse qu'en Turquie, parce qu'il n'admet de souveraineté légale que dans l'Imenat, tandis que les Osmanlis par exemple, prétend-il, séparent le pouvoir temporel du spirituel. Le Bab, à Andrinople est défrayé de tout, par ordre et à la charge du gouvernement persan.

Mon cher ami, ces lignes vous disent de quoi je m'occupe, mais elles ne vous disent pas combien je vous aime et les vôtres.

PROKESCH.

J'ai encore lu les *Noces* de Kassem, c'est une tragédie sublime. Cela ne se compare qu'avec les *Perses* d'Eschyle. C'est un monument funèbre construit de blocs de marbre luisant et noir.

Athènes, 16 janvier 1866.

M. de Rochechouart est arrivé ici, mon général, il nous parle beaucoup de vous et de Tony et de Madame votre belle-fille, dont il nous dit des merveilles. Je trouve votre dernière lettre, moins abattue que telles des précédentes et j'en conclus que quels que soient les ennuis que vous donnent les affaires et l'agitation de la saison, le mouvement et la vie sont toujours la condition principale de votre organisation morale et physique. Dussiez-vous en souffrir, il vous faut cela et le pire pour vous est, et sera toujours la somnolence de repos. Vous rappelez-vous la belle épitaphe de ce maréchal de France du seizième siècle : « Nic qui escit, qui nunquam quievit ». Vous aurez un jour mérité cela et ce n'est pas chose commune dans ce temps de marmottes intellectuelles. Je suis très heureux que le théâtre vous plaise et je ne doutais pas de votre opinion sur les *Noces* de Kassem, il y a peu de choses dans le monde d'aussi complet. Mais les Européens sont admirables. Quelqu'un que j'aime d'ailleurs beaucoup pour son extrême candeur et sa bonne foi, M. Frank de l'Institut, a fait deux articles dans le *Journal des savants* sur mon livre et il prononce que la doctrine du Bab, n'est pas originale!

Je voudrais bien savoir ce qu'on entend par originale! Il est clair qu'il s'est servi de sentiments existants pour la faire naître et de mots existants pour l'exprimer. Mais dans

l'Asie actuelle, je trouve fort original, tout ce qu'il veut créer. Avec tout cela, je ne vous le cache pas, je tiens beaucoup à mes Cunéiformes et je suis sûr d'être dans le vrai. Vous avez lu ma lettre au D^r Pott. Je n'y ai jamais reçu de réponse. Mais on refuse au Journal asiatique allemand d'insérer un article qu'un professeur a fait sur mon système. Ceci n'est n'est pas très honnête. Je voudrais pourtant que la question fût posée. Non pas que j'aie l'intention de faire de la polémique. C'est ce que je ne ferai probablement pas, mais j'ai quelques points matériels à poser et ceci admis, tout ira de soi. Il faut de la patience.

Adieu, mon général, nous sommes tous bien et nous vous embrassons bien respectueusement et tendrement.

A.

Constantinople, 16 janvier 1866.

Cher ami,

Ce n'est qu'un premier tome. On ne peut pas finir les Religions et Philosophies de l'Asie centrale avec le Babysme et le théâtre persan, tout intéressant et important que soient l'un et l'autre. J'ai lu l'exposition, elle est en partie grandiose et touchante. La partie financière me plaît le moins. C'est l'inconvénient de tout dogme obligé à se conserver et et s'étendre. Je ne suis pas content que le Bab annonce aux fidèles qu'après le dernier jugement, ils iront au feu. Je me suis imaginé que par le retour de toute essence créée au créateur, le mal disparaît et toute punition même. Le mal survivant par la punition au jour du retour, suppose la coexistence avec le bien; il y a donc les deux principes l'ormuzd et arhiman Dieu et la diable réinstallés. Je les ai cru bannis à tout jamais par la belle idée, que le mal ne réside que dans le fait de l'éloignement de Dieu, par l'émanation de sa création de l'essence divine, et qu'il devient néant par le fait du retour. Le deux principes ne sont donc selon moi, que pour ce bas monde et tant que l'éloignement dure. Il y a d'autres contradictions naïves dans l'exposition, suite des efforts pour en faire une religion *ad usum delphini*. L'émanation du Bab a le sort de l'émanation de Dieu. Le mal s'y produit nécessairement.

Les Turcs, que je n'ai jamais entendus prononcer le mot de Babysme, prouvent qu'ils le connaissent, aussitôt qu'on en parle; à leurs yeux, c'est du panthéisme, et je ne pense pas qu'ils aient tort. Cela ne prouve rien contre la doctrine, le panthéisme est peut-être la conception la plus grandiose de Dieu, la plus pieuse. Un dogme qui me plaît est celui que *toute vie* est émanée de Dieu et retourne à Dieu. Je le pense depuis longtemps. Je ne crois pas à la destruction du principe de vitalité dans le plus petit insecte ni même les plantes. La forme ne me paraît y faire rien. Elle est passagère pour tout être. Pris dans ce sens le Babysme est un progrès, et un pressentiment d'une religion universelle et alors conforme aux premiers mots de votre livre.

La puissance des chiffres et mots talismaniques m'entre moins dans la tête. Je comprends la légalité de la source, mais malgré cela, cela me paraît un enfantillage. Je crois bien que cela existe dans les têtes orientales et répond à un besoin de l'esprit et de l'âme, mais je le considère comme une aberration.

Si M. de Rochechouart est encore avec vous, saluez-le. J'ai écrit à l'homme auquel il m'adresse à Téhéran. Dans ma collection naissante de monnaies orientales, j'ai déjà une pièce qui fait l'envie de Sabhic Bey, qui possède une admirable collection dans ce genre; c'est une AR du Mongol Kezan Mahmud qui s'est fait d'abord chrétien et une année après musulman. C'est une monnaie de cette année, probablement 695 de l'Hégire.

Nous ne faisons que danser, le 27 il y a grand bal chez le marquis de Moustiers. (1) Mon fils et ma belle-fille mettent ma maison sens dessus dessous.

Clémence pense-t-elle à moi et comment?

Je vous embrasse.

PROKESCH.

Athènes, 7 mars 1866.

Mon général.

Voilà bien longtemps que je ne vous ai écrit. Je me suis plongé dans un travail assez lourd. J'ai fini, comme

(1) Ambassadeur de France à Constantinople.

que je m'étais fait de lui une mauvaise opinion. Il m'a parlé avec calme et bon sens.

Je vous embrasse. Ce n'est pas un adieu. J'embrasse de même ma chère Clémence, Diane, Willy, Christine.

PROKESCH.

Athènes, 25 août 1868.

Mon général,

Je suis tout seul, et Clémence et les enfants sont maintenant arrivés à Paris. J'espère recevoir après-demain de bonnes nouvelles.

J'ai fait en ce moment un médaillon dont je vous enverrai un plâtre si le marbre réussit. Mais je veux vous parler d'autre chose. Voici un article du *Courrier d'Orient* qui vous mettra au courant de la question.

Il ne me paraît pas sage de la part du gouvernement turc de persécuter des gens qui demandent son appui et qui se font même ses sujets. Il y a trois cent mille Persans dans les pachaliks de Van et de Bagdad, beaucoup sont Babys; s'il les tourmente, et surtout s'il leur donne le chagrin, et s'il prend lui-même à leurs yeux l'odieux d'une conduite dure contre leur chef spirituel, il perdra la bienveillance marquée avec laquelle ils le considèrent. Il y a plus, il perdra la faveur de leur coreligionnaire en Perse et par là, une grande force contre les dispositions très agressives de la dynastie kadjare et comme en définitive les babys ont besoin d'un appui, ils en trouveront un certainement auprès des Russes et quand le gouvernement ottoman se verra sur les bras, jusque dans l'extrême sud, des gens pourvus de passeports russes et agissant en conséquence, je ne vois pas ce qu'il y gagnera. Il est bien probable que Mirza Housseyn Khan ou son chargé d'affaires soit dans cette question. Mais je crois que Fouad Pacha ne la connaît peut-être pas suffisamment et en vous suppliant pour ces pauvres babys, sur lesquels j'appelle votre protection, je crois que je fais ainsi quelque chose d'utile pour la Porte.

Je ne partirai pas d'ici avant le 15 septembre, mon successeur ne pouvant guère arriver auparavant. Rien de nouveau.

Adieu, Excellence, je vous embrasse avec le plus tendre respect.

A.

Athènes, 31 août 1868.

Mon général,

Je vous connais tout entier dans ce que vous venez de faire pour les Babys. Je suis ravi d'apprendre qu'il y avait de l'exagération dans les récits, mais cependant, je crois que Fouad ne sait pas tout.

Il est évident que la situation du Bâb, et des siens, est critique et, musulmans, ils ne le sont pas du tout. Leur doctrine a fait et fait des progrès immenses parmi les deux ou trois cent mille Persans répandus dans l'Empire, particulièrement dans les pachaliks de Bagdad et de Van, et il est très vrai que cela peut porter ombrage aux Moulahs.

Quant aux missionnaires ce sont des imbéciles, s'ils s'imaginent pouvoir mordre sur l'enthousiasme tout jeune de la nouvelle foi. Je vous dirai entre nous que le Bâb s'est adressé à moi, il y a déjà plusieurs mois, pour me signaler des persécutions commises contre des Babys à Mansourah, en Égypte, sur la demande et avec la participation du consul persan. Je suis persuadé, comme je vous le disais, que, le Divan a là un intérêt très grave à ménager et qu'il ne saurait y apporter trop de précaution.

J'écris au Bab, pour lui signaler ce que vous avez bien voulu faire pour lui et je vous envoie mon billet avec la traduction afin que vous soyez assez bon pour le faire parvenir. Cela calmera peut-être un peu Aly-Housseyn et lui donnera l'espérance de ne pas être malmené.

J'ai des nouvelles de Clémence et des enfants. Ils sont bien arrivés, bien qu'après avoir eu en mer un temps horrible, et sont maintenant à Trye.

Je partirai d'ici le 10 septembre pour les rejoindre. Je laisse la Grèce dans l'anarchie la plus réelle et la plus profonde sans un élément possible de gouvernement. Dans ma conviction intime, les grandes puissances ont fait tout le mal : elles ont trouvé un peuple oriental et du jour au lendemain, l'ont voulu porter sur un terrain d'institutions com-

pliquées, où les peuples ne se reconnaissent pas eux-mêmes. Quand ils y sont soi-disant accoutumés, on a appris à ces bergers et à ces laboureurs qu'ils étaient fils de Miltiade, ce qu'ils ne savaient pas, parce que ce n'est pas, et qu'ils devaient avoir Constantinople que leurs ancêtres vrais n'ont jamais eu; on les a rendus fous avec cette idée; on les a persuadés qu'on était prêt à tout faire pour eux et que les trésors de l'Europe leur étaient ouverts; à cette belle idée, ils sont tous devenus des coquins.

En dessous de cela, et hors du terrain politique ils sont aimables, laborieux, patients, obligeants susceptibles d'enthousiasme et d'attachement, et tout ce qu'ils sont et deviendront est fort triste. Pour moi, je n'ai plus rien à faire pour quelque temps avec eux. Mais je reviendrai certainement en Orient et je n'ai nulle espérance de voir rien amélioré.

Vous recevrez le plâtre du médaillon s'il est bien réussi. Car l'ennui de la sculpture, c'est le nombre infini de transformations et de hasards que court une forme à travers la terre, le plâtre et la pierre.

Adieu, Excellence, je vous embrasse comme je vous aime, avec le respect et l'affection que je n'ai pour personne, comme pour vous.

A.

Savez vous que les Russes ont à Kazan, des Babys qu'ils protègent et cherchent à endoctriner pour l'occasion? Le malheur veut que ces gens-là étant Orientaux eux-mêmes, comprennent d'instinct, même sans talent, des choses dont ils profitent et que notre ignorance n'aperçoit jamais, ou ne sait pas juger, quand elle les voit.

Traduction de la lettre à Hadjy Mirza Housseyn-Aly.

Votre Excellence n'a pas répondu à la lettre que je lui ai écrite par l'intermédiaire du Consul Grec et la nouvelle de ce qui est arrivé m'est parvenue par les journaux.

Je me suis adressé à Son Excellence l'Ambassadeur d'Autriche pour la protection de vos adhérents et son Excellence m'a immédiatement témoigné les dispositions

les plus bienveillantes et les plus humaines, et m'a dit avoir insisté auprès de Fouad Pacha et des membres du gouvernement ottoman sur cette affaire. Je suis persuadé que tous les efforts qu'il pourra faire, il les fera et si vous le jugez à propos, écrivez-lui, et quant à moi, j'agirai également à Paris, auprès du gouvernement de l'Empereur.

Si vous avez quelque communication à me faire, écrivez-moi par l'entremise du consul de France à l'adresse ci-jointe. Il est inutile de vous donner ici plus de peine, et salut.

CHAPITRE VII

SÉJOUR AU BRÉSIL. — LA GUERRE.
SÉJOUR A STOCKHOLM.

Château de Trye (Oise), 18 novembre 1860.

Mon général,

Nous sommes ici, en attendant le moment de mon départ. Tout le monde est bien portant. Diane à Copenhague avec son fils, elle s'installe pour commencer sa vie de mère de famille. Il est probable que Clémence et Christine iront la rejoindre aussitôt après mon embarquement qui aura lieu à Bordeaux, le 25 décembre. Je crois que ce sera ainsi pour le mieux.

Quant à moi, j'espère qu'après un an ou dix-huit mois, j'aurai un congé et alors, je penserai de nouveau à l'Orient.

J'ai reçu une longue lettre du Bâb. Il est à Saint-Jean-d'Acre, prisonnier dans une caserne en ruines avec une partie des siens, hommes, femmes et enfants, manquant d'eau et voyant mourir son monde de misère. Les gardiens qu'on lui donne, les ont complètement pillés et dépouillés. Une partie des fidèles a été envoyée à Chypre où son sort ne vaut pas mieux.

Je veux croire, puisque Fouad Pacha vous le dit, que l'argent et les intrigues de la légation persane ne sont pour rien dans cette affaire; mais alors ce qui reste, c'est une brutalité turque, qui n'a pas le moindre prétexte pour s'exercer. Quant au soupçon que les Bâbys veulent se faire chrétiens, il est aussi par trop ridicule.

Quand on se croit Dieu et compagnon d'un Dieu, et qu'on a quitté son pays et subi toutes les persécutions du monde pour cela, on ne se convertit pas à un culte différent.

Je tâche de faire ce que je puis pour qu'on tire ces malheureux de leur affreuse situation. Mais vous savez combien j'ai de chances d'être compris. C'est donc à vous, Excellence, que je continue à demander secours. Le Bâb m'écrit de vous dire combien il est touché de reconnaissance pour votre intérêt ainsi que tous les siens. Vous seriez bien bon de leur faire rendre la liberté et donner quelque chose, pour compenser les pertes qu'on leur a fait subir, et, enfin, laisser ceux qui sont à Chypre rejoindre leur chef et leurs amis. Si on croit devoir les surveiller, qu'on les mette dans une ville, où les consulats européens pourront veiller à ce qu'on ne les tourmente pas. Je ne puis trop vous recommander cette affaire, Excellence, parce que je crains que mon livre, en attirant l'attention sur Mirza Aly Housseyn et ses partisans, n'ait été pour quelque chose dans leur persécution et je me sens engagé en conscience.

Nous vous embrassons tous, comme nous vous aimons de tout notre cœur et avec mille respects. Parlez de nous à Mme de Prokesch.

COMTE DE GOBINEAU.

Rio-de-Janeiro, 30 avril 1869.

Mon général,

Bien que Clémence prétende que rien ne vous ennuie plus que de lire des lettres, je ne peux cependant pas ne pas vous dire que je suis au bout de l'Atlantique et que je vous aime comme toujours. J'ai eu un voyage très bon, bien qu'avec un peu de grosse mer et beaucoup de froid jusqu'à Lisbonne. J'ai touché au Sénégal, où les villages nègres sous les baobabs, m'ont beaucoup intéressé. Je suis ici à Rio, au milieu de la nature la plus verte, la plus riche, la plus extraordinaire dans ses formes que l'imagination puisse rêver. Montagnes énormes et découpées comme dans les rêves, végétation luxuriante, fleurs en foule et des plus belles nuances; il n'y manque rien qu'un seul point; mais ce point est capital. Le ciel est gris et brumeux, la lumière, pâle, n'a pas de nuance, rien de semblable à ces merveilleux aspects du ciel d'Orient et par conséquent, c'est un blasphème, pour cette raison et pour